

Chapitre 5

Joesexy

30 mai 2018
Café de Paris, Monaco

Je sors mon iPhone et envoie un message : « *Ciao Amore... Je suis à MC. Trop longtemps qu'on ne s'est pas vus. Café de Paris, dans 30 min ?* »

À peine une minute plus tard, je reçois la réponse de Giovanni : « *Si arrivo.* »

Dans chaque ville, il existe toujours quelqu'un au courant des dernières rumeurs qui circulent sur les puissants et les influents du coin. Un « lui-il-sait », qui connaît toutes les sources imaginables, ou qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un. Je ne suis plus au courant des choses ces derniers temps mais un seul verre avec Giovanni, Joe comme ses amis l'appellent, suffit pour se remettre à jour sur le tout de tout le monde.

J'arrive tôt et m'approprie une table parfaitement située pour observer les allées et venues autour de la Place du Casino. Le casino n'est pas encore ouvert. Les Bentley, Ferrari et Aston Martin ne tournent pas au ralenti en bas de l'escalier en marbre et la foule ne monte pas encore les marches qui mènent aux

portes ornementées.

Juste en face de la place se dresse l'Hôtel de Paris, grande dame dans ses atours Belle Époque : corniches sculptées, escalier en marbre rutilant et portes fenêtres donnant accès à des balcons en fer forgé. Face à l'entrée, la pelouse a été tondu mais les mauvaises herbes pointent leur nez et fleurissent allégrement au pied de la statue de Botero : un impressionnant taureau de bronze grattant le sol et dominant le centre. Nous sommes fin mai, pourtant aucune floraison ne semble poindre, le sol a l'air traumatisé et stérile.

Je viens de dire au serveur pour la deuxième fois que j'attendrais son arrivée pour commander quand je l'aperçois enfin, arrivant avec vingt minutes de retard. Je le regarde jouer son rôle de beau gosse sur toute la longueur de la terrasse : il fait le baisemain à une femme d'une soixantaine d'années, très Bon Chic Bon Genre avec son foulard Hermès noué autour du cou et son carré platine figé comme un casque ayant l'interdiction manifeste de bouger d'un iota, il donne une tape dans le dos et une accolade à deux élégants représentants du ministère, il offre de longs baisers sur chaque joue ainsi qu'une caresse discrète au fessier arrondi d'une jeune-femme-à-mille-euros-la-soirée toute en jambes, en talons aiguilles et aux longs cheveux blond-miel tournoyant autour d'elle alors qu'elle rejoint la table du petit-déjeuner de ses sœurs-de-la-nuit.

Joe arrive enfin à ma table située dans l'angle. Un bon mètre quatre-vingt, trentenaire approchant la quarantaine, naturellement élégant, il se déplace d'un pas léger et décontracté. Un jean délavé lui moule les fesses, ses cheveux effleurent son sweat bleu clair jeté de manière faussement désinvolte sur ses épaules et ses dents blanches contrastent joliment avec sa peau bronzée alors qu'il balance la tête dans un éclat de rire, suite au commentaire d'un serveur qui vient de croiser son chemin.

Il n'est pas très compliqué de comprendre comment il a hérité de son surnom « JoeSexy ». Il émane de lui une sorte de magnétisme sexuel, hommes et femmes semblent attirés par lui. C'est un homme qui profite de la vie, comme un gourmet savoure un bon plat. J'ai entendu quelqu'un un jour dire de lui

qu'il était tellement persuasif qu'il réussirait à corrompre le Pape.

Benjamin d'une famille italienne aisée et bien implantée, il a étudié le droit à l'université de Padoue. Je lui fais entièrement confiance et je sais que si je décide que c'est le moment pour moi de dire stop et de m'enfuir, Giovanni et ses connaissances m'aideront à sortir de la ville. Si au contraire je décide de rester dans le sud de la France, il me sera tout aussi précieux.

« Salut beau gosse, je vois que tu n'as rien perdu de ton charme. » Me voilà toute proche de lui, au contact de sa chaleur masculine et de son charme dévastateur... Et je perds déjà tous mes moyens.

« *Anche tu*, tu as l'air d'aller mieux. Je me suis fait du souci pour toi, *cara*. » Ses yeux me toisent de haut en bas pour confirmer son impression première, avant de me regarder droit dans les yeux. Bien que Giovanni aime avoir l'air d'un bon vivant, et que son goût pour la débauche ne soit jamais bien loin, c'est un homme de grande profondeur et de discernement, peu de personnes le contredisent.

« Qu'est-ce que tu veux boire Maya ? Moi j'ai besoin d'un Bloody Mary bien fort. »

« Ben dis donc, en voilà un pour qui la nuit a été courte ? Ça a dû être une grosse soirée, » dis-je en riant. « *Perché no ?* Allez, j'en prends un aussi. Avec toi j'ai toujours l'impression que c'est les vacances. » Mais en y prêtant attention, je remarque une légère boursoufflure sous ses yeux noisette, et qu'il a finalement l'air un peu pâle sous son bronzage doré.

Alors qu'il se retourne pour faire signe au serveur, je note également qu'il fronce les sourcils, je me rends bien compte que sous ses airs enthousiastes il est tendu. Au même titre que la police au checkpoint, lui aussi a l'air de dévisager rapidement chaque visage de la foule agglutinée pour déjeuner sur la terrasse, comme s'il cherchait quelqu'un en particulier.

Il y a clairement quelque chose d'étrange ce matin. En jetant un bref coup d'œil, je me rends compte qu'il y a un nombre inhabituel d'hommes jeunes et forts, certains deux par deux, bien habillés comme s'ils allaient à une réunion de travail, assis à différentes tables un peu partout dans le café ou vêtus de

manière plus décontractée et flânant discrètement en différents endroits de la place. Il y a comme une sorte de vigilance dans leur comportement, une conscience retenue dans leur regard et dans leur attitude qui trahit leur entraînement professionnel. Sûrement des agents en civil de la Sûreté Publique.

« Joe, tu connaissais les Russes qui ont sauté du Mirableu hier soir ? » Manifestement ma question le surprend. Il vide son verre d'une longue gorgée avant de faire signe au serveur d'en resservir deux. Il prend un moment pour se ressaisir avant de répondre, je vois ses yeux noisette se gorger d'émotion, comme épuisés de fatigue ou simplement pleins de regret.

« *Si cara*. Je connaissais très bien Sacha et sa famille. » Il parle tellement doucement que sa voix a l'air de sortir des profondeurs de sa douleur. « C'était un peu un client en plus d'un ami. Et non, je n'étais pas avec lui au casino hier soir, avant que tu ne poses la question. »

« Toutes mes condoléances, Joe. Je ne sais pas quoi dire... C'est horrible, avec les enfants en plus. Ça, je n'arrive pas à comprendre. »

« Je sais que tu ne peux pas le comprendre. Comment pourrais-tu ? Ça n'a aucun sens. Sacha adorait sa famille. Il n'aurait jamais rien fait qui puisse leur faire du mal. Tout cela nous dépasse. Il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour les mettre en sécurité. Sacha n'a pas fait de gros paris, et celui qui fait courir le bruit qu'il a sauté parce qu'il avait tout perdu au casino le fait pour dissimuler la vérité. Je pense plutôt qu'il pouvait révéler de gros dossiers sur quelqu'un d'important. Ils n'ont pas sauté de bon cœur du haut de leur balcon. Ça, j'en suis persuadé. »

Je l'entends ensuite murmurer un mot, comme un mauvais sort, « Slava, » puis ajoute : « Je sais qu'il est derrière la mort de Sacha. Je ne vais pas le laisser s'en sortir comme ça ! » Je réalise alors que mon ami Giovanni se prépare à s'immerger dans la fosse aux serpents.

Un homme comme Slava traîne dans son sillage toutes sortes de rumeurs le concernant. Celle qui semble lui coller à la peau, sans doute parce que basée sur des faits réels, est celle qui dit que pendant les années durant lesquelles Slava construisait sa fortune

et son pouvoir, il était alors le bras droit non officiel de Vladimir Poutine. Slava n'a jamais été à la tête d'une fonction publique ou d'un ministère, préférant agir dans l'ombre. Et pourtant personne ne contredit le fait que son autorité atteint les échelons les plus élevés du Kremlin et qu'il est connu pour être impitoyable dans ses transactions professionnelles.

Il y a de cela quelques étés, j'avais été invitée par une connaissance, une jeune fêtarde du nom de Tasha, à une fête organisée par un des oligarques russes. La fête avait commencé sur un yacht brise-glace de cent cinquante mètres déguisé en palais flottant, à l'ancre face à la villa du propriétaire : le château de Saint-Hospice à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Il y avait évidemment partout des quantités indécentes du plus fin caviar d'Ossétie, un courant sans fin de vodka glacée, des fontaines de champagne, des montagnes de poudre blanche péruvien et probablement parmi les plus belles femmes du monde.

La plupart mesurant environ un mètre quatre-vingt, leurs courbes et leurs membres interminables vêtus d'ensembles transparents de haute couture, leurs poignets et leurs lobes d'oreilles tombant sous le poids de leur bijoux *bling bling*. Les pommettes slaves et les yeux charbonneux se bridant vers le haut rappelant de la présence de Gengis Khan dans leurs arbres généalogiques. Elles défilaient fièrement sur des talons incrustés de diamants ou se drapaient « pour la déco » dans les bras du propriétaire et de ses invités.

C'était ma première fête chez les oligarques, et je ne pouvais pas m'empêcher d'être stupéfaite devant l'étalage ostentatoire de richesses dans le décor, des pièces de musée et des jouets qui embellissaient leurs vies. Vers minuit, quand le ciel nocturne s'était allumé de feux d'artifices commandés par notre hôte, un industriel ukrainien du nom de Dmitri Rosnov, la plupart de ses invités étaient déjà en bonne voie d'être ivres morts.

L'ex-Union soviétique engendrait de somptueuses jeunes femmes, je ne le conteste pas. À tel point que je me suis même demandée si la radioactivité qui s'était répandue dans l'air après Tchernobyl avait pu faire muter leur ADN et créer une génération d'amazones slaves.

En revanche dans le cas de leurs compatriotes masculins, je

ne sais pas si c'était la forme de leurs têtes, leur taille et leur largeur d'épaules tombantes, leur allure molle, leurs yeux suspects et rougis, mais d'une manière ou d'une autre, la radioactivité leur avait conféré un aspect d'ours patauds.

Vers deux heures du matin, ma première impression se confirmait, je me voyais évoluer au sein d'une assemblée d'ours grossiers. En effet, dans la chaleur étouffante de l'été, une bonne partie des invités s'était mise en slip ou trempait carrément leurs répugnantes parties intimes dans la piscine ou le jacuzzi, en guise de bain de minuit estival. Les touffes de poils poussant sur leurs épaules et tombant jusque dans leurs dos et sur leurs poitrines en couches emmêlées étaient manifestement le gage d'une certaine fierté masculine. Manifestement, le rasage ou l'épilation du dos à la brésilienne n'était pas encore apparu dans leurs contrées. Et Slava était le grizzly le plus poilu d'entre eux.

Je ne sais plus vraiment comment cela est arrivé mais à un moment, Tasha et moi avons été photographiées ensemble, chacune perchée sur l'une des énormes cuisses de Slava. Écrasées par l'ours, contre sa peau poilue parsemée de tatouages de la mafia russe, dont le Vorovsky Zakov qui décorait son torse, une bouteille de vodka Belvedere dans chaque patte, brillant d'ivresse sur un fond de musique tonitruante.

Quelques minutes après, Tasha m'avait surprise, après m'avoir envoyé les photos sur mon iPhone, elle m'avait murmuré d'un air conspirateur : « Les journaux à scandales moscovites t'offriront des millions pour ces photos. »

« Non, tu rigoles ? Mais qui est ce type ? » Et de la bouche de Tasha j'avais entendu pour la première fois les rumeurs au sujet de Slava.

Peu de temps après, l'ambiance tournait davantage au bordel d'ivrognes. Slava si jovial un peu plus tôt devint bourru et agressif alors qu'il faisait voler les shots de vodka. On pouvait voir dans ses yeux qu'il attendait la moindre provocation pour partir au quart de tour.

La dernière image que j'ai eue de lui, il était sur le pont arrière, encerclé par des hommes, le doigt pointé sur la poitrine de l'un d'entre eux, le visage rouge de colère. Je venais de sauter dans la navette qui ramenait les invités à terre quand j'ai entendu

le bruit d'une bouteille se brisant sur la tête de quelqu'un et le bruit sourd des poings et des pieds frappant la chair humaine. Personne ne dit mot alors que nous larguions les amarres, mais une voix suppliante flottait dans l'eau derrière nous, sur tout le chemin jusqu'au ponton.

Le lendemain, j'avais appelé Tasha et lui avais demandé si c'était vrai que les photos pouvaient être vendues pour de telles quantités d'argent, elle me l'avait confirmé :

« Oui Maya, mais je ne te laisserais pas le faire. Ce matin, quand je me suis réveillée, j'ai effacé les photos et tu devrais en faire autant. »

« Allez, Tasha, comme si tu n'avais pas besoin d'un demi-million ? Punaise, moi oui. Si ce mec est si important, il devrait être plus discret plutôt que de prendre des photos avec de parfaites inconnues, non ? » Je ne plaisantais qu'à moitié, je me méfiais de ce genre de cadeau empoisonné.

« Oui, tu pourrais te faire autant d'argent que ça. Mais je t'aime bien. Tu es mon amie et je ne te laisserais pas le faire. Tu ne comprends pas ? Si tu vends ces photos, c'est *game over*. Ils te tueraient. Et je suis sacrément sérieuse. » Elle ne blaguait pas. Je pouvais percevoir la peur dans sa voix.

Après cette nuit, notre amitié s'était renforcée. Nous venions certes de mondes différents : elle était sauvage et pouvait encore boire quand la plupart des hommes étaient déjà en train de rouler par terre. Elle avait grandi dans le Sarajevo dévasté par la guerre, là où plus d'un en serait sorti à moitié fou. Mais Tasha, en plus d'être un canon était débrouillarde et, comme je l'ai découvert, extrêmement fidèle. Comme Joe, une fois que tu faisais partie de sa famille élargie, elle couvrirait toujours tes arrières dans n'importe quel plan foireux.

Je ne les ai jamais effacées. J'ai toujours les photos de cette nuit cachées dans un coin sûr de ma maison. Tasha, ses boucles noires tombant jusqu'à la taille alors qu'elle embrasse Slava sur la joue et moi, comme un lapin devant des phares avec un air figé du type « qu'est-ce que je fous là ? » Mais des clichés de ce type ne donneraient de toute façon aucun avantage à Joe contre Slava.

Et puis je sais comment fonctionne l'esprit de Giovanni, il ira

jusqu'au bout pour son ami Sacha et voudra venger sa mort, peu importe à qui il aura affaire. Mais Slava est quasiment intouchable à Monaco. Giovanni va mettre le pied en territoire très dangereux s'il essaie de faire tomber Slava. Pour cette guerre dans la cour des grands, il va devoir sortir l'artillerie lourde. Joe n'aura qu'une seule chance. S'il n'est que touché, Slava écrasera Joe aussi facilement qu'un éléphant aplatisse une fourmi.

Je ne supporte pas l'idée de perdre quelqu'un d'autre. Ma main recouvre celle de Giovanni et je lui demande : « Tu ne penses pas à faire quelque chose de stupide, hein Joe ? Ce serait vraiment très con de penser que tu peux prendre ta revanche. Tu ne peux pas atteindre Slava. »

« *Cosa sta pensando, cara ?* Je n'ai pas envie de mourir. De toute façon je dois bien ça à Sacha, je dois enquêter sur sa mort. C'était mon ami. Je dois savoir ce que savait Sacha et à propos de qui. Et ensuite on verra bien si je peux faire quelque chose. »

Il continue à parler doucement en inspectant tous les visages de la terrasse. Je suis son regard et je réalise, dans un éclair de lucidité, que tous ces hommes baraqués que j'avais imaginé travailler pour la Sûreté Publique de Monaco n'ont finalement pas l'air français. Ce sont sûrement les hommes de main de Slava !

Cela dit, par leur nombre et leur présence intimidante, il semble évident que l'ours de Sibérie s'est trouvé un nouvel habitat. Un changement de pouvoir est en train de s'opérer, les rumeurs qui courent sur Slava se basent manifestement sur la réalité.

« Joe, ces hommes... » Je fais un geste vers tous les muscles qui nous entourent et j'ajoute : « Ils travaillent pour Slava, non ? »

« Oui et je regrette d'avoir à le dire. » Giovanni répond avec une grimace de dégoût. « Chaque semaine, Slava fait venir de plus en plus d'hommes de main pour renforcer son pouvoir et augmenter son influence. »

Actuellement, les Français garantissent la sécurité des frontières de Monaco. Mais il paraît que le prince est préoccupé par les menaces de mort contre sa famille et la naissance prochaine de son héritier. La grossesse a été difficile pour la

princesse. Voilà des mois qu'elle n'a pas été vue en public.

Le peuple aime son prince, mais le pouvoir aime le vide et Slava a l'air de penser qu'il est l'homme de la situation. Ce ne sera sans doute pas vraiment un coup d'état, mais il se prépare peut-être quelque chose qui se rapprochera davantage de la collaboration de Vichy avec les Nazis. Slava peut assurer toute la sécurité dont n'importe quel prince aurait besoin, protéger sa famille et préserver le statu quo dans la Principauté. Il a les ressources et la main d'œuvre à portée de main. Il a beaucoup d'argent à sa disposition et peut acheter et vendre la maison-mère monégasque autant de fois qu'il le veut.

Slava préfère toujours agir dans l'ombre, Monaco pourrait donc maintenir son prince adoré sur le devant de la scène. Il sait comment jouer sur les peurs des hommes plus faibles que lui. La horde d'assassins est devant la porte mais la sécurité est assurée par les bras d'un ours bienveillant.

« Joe, je ne peux pas croire que le prince pourrait imaginer une seconde collaborer avec Slava. »

« Je ne suis pas sûr qu'il ait réellement le choix. Les Français sont submergés par la défense de la Zone de Sécurité. Le prince a besoin de se trouver des alliés de confiance, et vite, s'il veut avoir une chance de répliquer face à la prise de pouvoir de Slava. »

« Merde quoi, n'importe quel idiot sait qu'il ne faut pas faire de pacte avec un diable rencontré au coin de la rue. Même si sa voix douce est ensorceleuse. Une fois dans son lit, peu importe le nombre de pipes, la seule chose qui l'intéressera c'est ton âme. » Je secoue ma tête, exaspérée.

Si Slava devient effectivement le pouvoir derrière le trône, Monaco deviendra son goulag privé. Qui nous dit que son ambition et sa soif de pouvoir s'arrêteront là ? Je vis juste en bas de la rue. Depuis Monaco, il jettera une ombre suffisante pour qu'il devienne en peu de temps le grand patron de toute la Côte d'Azur. Et sous cet angle, les hordes qui hurlent à la porte n'ont plus l'air si mauvaises.

La voix de Giovanni interrompt mon analyse du climat politique monégasque, « tu sais Maya, les géants aussi trébuchent. » Et voilà que je revois briller la malice dans ses yeux.

« Je sais Joe mais cela implique généralement des haricots magiques ou des lance-pierres » lui dis-je. Voir l'optimisme naturel de Giovanni refaire surface une fois de plus me fait sourire. « Je suis sûre que tu ne vas pas laisser passer tout ça. Très bien, alors David, comment puis-je t'aider à faire tomber Goliath ? »

« Non *cara*, ce n'est pas ton combat. Je ne peux pas t'impliquer là-dedans. Si Slava prend réellement la place, je pense que tu devrais vraiment réfléchir à aller rejoindre ta sœur Leah, parce que Monaco ne sera pas un endroit sûr pour quelqu'un d'isolé, sans famille. »

« Joe, je ne veux pas contredire ta logique. Mais quitter la France se fait uniquement en aller simple, je ne pourrais pas revenir. Sans compter le prix du billet Nice-New York et le fait qu'il doit y avoir six mois d'attente, et des milliers de gens désespérés (donc prêts à tout) qui se battent pour partir. On ne sait même pas s'il y aura encore des vols pour longtemps, et s'ils pourront atterrir. »

« Tout cela est vrai, mais tu ne peux pas rester ! Laisse-moi réfléchir. Je pourrais peut-être t'aider à retourner en Amérique. »

« Ok, mais m'envoler pour l'enfer qu'est devenu New York, seule et sans armes, Joe, autant aller sonner chez les timbrés, sauf que cette fois tous les paranos et psychopathes seront à domicile et armés ! *Suicide, man!* Je n'irai pas. » Je commence à m'enflammer sur le sujet et vide mon verre d'un trait.

« Et une fois arrivée à New York, je ne serais pas de suite en sûreté auprès de Leah. Je devrais encore trouver un moyen de traverser le champ de bataille qu'est devenu le reste des États-Unis. J'aurais besoin d'un ami avec un Bombardier ou un G500 qui pourrait me déposer en Oregon, ou ouvrir la trappe en le survolant pour me laisser sauter en parachute. À moins que je ne puisse trouver un train à wagons en partance pour l'ouest, comme il y a deux siècles. Pff... »

« Maya, tu n'as pas l'air de vouloir partir ! Mais promets-moi qu'au moins tu y penses. » Son agacement se changea en prise de conscience. « Un ami avec un Bombardier ou un G500 ! Tu sais quoi ? Tu viens de me donner une idée. »

« Ok, ok, je te promets que j'y penserai, mais je ne peux pas partir maintenant. Joe, j'ai besoin que tu m'aides à faire quelque chose avant. » Je respire profondément : « Je veux que tu m'aides à retrouver Julian. »

« Maya, tu en es sûre ? Tu te souviens de la manière dont il t'a quitté... Ça t'a complètement détruit. Il t'a fallu tellement de temps pour t'en remettre. Est-ce que tu sais au moins par où commencer ? Ou même si Julian a envie que tu le retrouves ? »

« Non, je n'ai de réponse à aucune de ces questions. Mais est-ce que tu peux comprendre ? Je ne peux pas partir sans avoir essayé. »

Évidemment, je ne lui parle pas de Victoria la voyante et de ses propos sur les liens passionnels incassables, ou même de ses prédictions selon lesquelles je ne connaîtrais jamais l'amour à moins que je ne retourne dans les bras de Julian. Je n'avouerais jamais à quiconque mes délires romantico-insensés. La plupart du temps, je ne les reconnais même pas moi-même.

« Laisse-moi réfléchir... Où l'as-tu vu pour la dernière fois ? »

« Je pense qu'il est à Marseille. Mais je n'en suis pas complètement sûre. Il est quelque part là-bas, dans ce merdier. Sa mère est à Marseille, malade, c'est la dernière chose que j'ai entendu dire. »

Bien sûr, la vieille sorcière avait toujours joué la carte de la maladie quand elle voulait voir son garçon tout laisser tomber et courir à son chevet. « C'est sûrement par là qu'il faut commencer à chercher, là dans les zones risquées autour de Marseille. »

« Ok, si je fais ça, tu dois me promettre que tu me laisseras aussi chercher un moyen de te faire rejoindre Leah. Je suis sérieux. Je ne pense pas que tu puisses compter sur Julian. Il t'a laissé tomber et voilà des mois qu'il n'a pas essayé de te contacter. Tu devrais au moins emménager à Monaco. Je peux te trouver un endroit où t'installer. Cela devient trop dangereux de vivre seule dans ta villa. »

Je ne vais pas tirer trop sur la corde aujourd'hui. Bien qu'à contre cœur, il a quand même déjà accepté de commencer la recherche. Mais vivre à Monaco reviendrait à vivre en cage, et peut-être très bientôt sous la main de fer de Slava. Je ferai mieux de tenter ma chance en France.

« Je voudrais que tu viennes avec moi à une soirée dans quelques semaines : le 21 juin, le Cheik Sakr bin Zayed d'Abu Dhabi va organiser une fête de l'été. Je voudrais que tu rencontres certaines personnes. Elles pourront peut-être t'aider. »

« À trouver Julian ? »

Giovanni ne prend même pas la peine de répondre, je comprends tout, rien qu'à son regard. Cela fera partie du quiproquo. Il m'aidera à chercher Julian uniquement s'il voit que je fais un effort pour aller me mettre à l'abri.

Cela fait trop longtemps que je ne suis pas sortie en tenue de soirée et en talons hauts. Mais je ne peux m'empêcher de penser à un vieux dicton qui s'applique à Monaco : « Néron jouait du violon alors que Rome était en feu. » La fête bat encore son plein ici, c'est le règne du déni collectif. On pourrait encore s'amuser. Comme à Rome à l'époque...

« Deal ! » Je lui tends ma main. Je sais que Giovanni n'est pas insensible au chantage affectif et à la manipulation s'il croit que tout cela est dans mon intérêt. Je sais aussi que, quelle que soit la tournure des événements, il ne me laissera pas tomber.